

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Mme de Kerlor poursuivait :

—Voilà ce que je vais dire à notre mère : Certains bruits fâcheux, touchant votre fortune, alarment votre fils.... Rien ne prouve qu'une catastrophe soit imminente.... Si, pourtant, il fallait compter avec une grosse perte d'argent, Georges entend que vous ne la subissiez pas. Il veut que rien ne soit changé dans votre existence et que vous puissiez continuer vos bonnes œuvres.... Lui et moi nous sommes jeunes ; nous nous aimons par-dessus tout.... Nous demanderons au travail de réparer les brèches faites à notre situation personnelle.... En ce qui me concerne, je n'aurai que peu de mérite à partager la destinée de mon mari, puisqu'il m'a épousée pauvre et que mon pauvre père, le marquis de Penhoët, ne s'est jamais laissé abattre par l'adversité.

Georges tomba aux genoux de sa femme. Il l'enveloppa de ses plus chaudes tendresses. Une fois de plus, il admirait la noblesse d'Hélène.

Il murmura :

—Je ne saurais vous exprimer, ma bien-aimée, à quel point votre désintéressement me touche.... Mais je ne veux pas accepter cette abnégation.... Ma mère aussi refusera votre sacrifice.

—Abnégation ! sacrifice ! répéta-t-elle, avec son angélique douceur, je fais uniquement mon devoir, comme vous ferez le vôtre.... Il répliqua :

—Avant tout, je tiens à vous déclarer que j'approuve absolument ce que vous avez dit touchant notre mère.... Il ne faut pas qu'elle change ses habitudes et restreigne son budget de dépenses.... Vous avez fait remarquer avec votre délicatesse exquise que les pauvres pourraient toujours compter sur elle.... Mais je ne veux pas que vous vous immoliez, vous, mon adorée !.... J'entends, au contraire, vous donner le luxe indispensable à votre beauté.... Ma femme sera la plus enviée des femmes.

—Mon bon Georges, pourquoi me méconnaissez-vous ?.... Vous savez pourtant bien que je ne suis nullement séduite par les puérités mondaines.

—Vous seriez riche, Hélène, que je ne chercherais peut-être pas à faire violence à votre modestie ; mais vous avez été trop malheureuse, pour que je ne veuille pas forcer le sort à vous donner une revanche éclatante.... Je tiens essentiellement à vous rendre la brillante position pour laquelle vous étiez faite.... Je réparerai les injustices dues à la fatalité.... C'est un hommage que je vous rendrai.... Je vous le dois à vous et à vos parents.... J'ai contracté une grosse dette envers le marquis et la marquise de Penhoët en vous épousant.... Leur mémoire m'est chère.... Ils me béniront quand ils verront à quel point j'ai compris mes devoirs.

La jeune femme fondit en larmes ; elle se précipita à son tour dans les bras de son mari.

Ils oublièrent tout en ce moment.

—Ah ! Georges, reprit Hélène, avec un accent de reconnaissance éperdue, vous voulez donc que, malgré le don de toute mon âme, je ne puisse vous aimer autant que vous le méritez ?

—Ma chère femme ! mon cher amour !

—Allons ! fit-elle, se dégageant lentement et progressivement de l'étreinte, l'incident qui nous a tant affectés nous a rappelé que nous n'échappions pas aux misères de l'humanité.... Notre bonheur était trop complet.... Soyez tranquille, il reste intact.... Fasse le ciel que nous n'ayons pas à supporter d'épreuves plus cruelles.

—Non.... Hélène !.... Rien n'atténuera notre joie.... Le coup qui va nous frapper n'effleurera pas notre félicité conjugale.

—Que compter-vous faire si, réellement, votre fortune est compromise ?

—En regagner une autre.

L'œil de M. de Kerlor s'emplit de visions lointaines. Il redevenait l'homme que nous avons vu au début de ce récit, rêvant de la vie aventureuse sous les tropiques, sans souci du danger, surmontant

les plus grosses difficultés à force de patience, d'adresse et de courage.

Carmen avait souvent dit à Hélène que Georges, en vrai Breton, fils et petit-fils de marins, se passionnait pour les pays d'outre-mer.

La fille du marquis de Penhoët ne pouvait s'effrayer de ces goûts, puisque son père, lui aussi, avait le tempérament d'un explorateur.

—Nous partirons, poursuivit M. de Kerlor.

—Où vous voudrez et quand vous voudrez.

—J'ai commis une imprudence en permettant à Jacques Ronan-Guinec de disposer de toute notre fortune.... Je réparerai cette faute.

—Je vous suivrai partout.

—Notre exil volontaire durera quelques années.

—Elles passeront bien vite.

Georges de Kerlor poussa un soupir ; son exaltation cessa ; il hocha la tête avec tristesse.

—Nous oublions, dit-il, que nous ne sommes pas seuls au monde.

—Oui !.... Que deviendrait notre mère ?.... Que deviendrait notre sœur ? fit à son tour Hélène.

Georges reprit :

—Pauvre maman !.... Elle n'est plus jeune.... Sa santé était bien chancelante avant votre arrivée.... La séparation serait terrible !

Il ajouta, surexcité de nouveau :

—Ah ! ce Ronan-Guinec !.... Je voudrais que....

Hélène lui mit la main sur les lèvres pour l'apaiser.

—Raisonnons, Georges, voulez-vous ?.... Ecoutez-moi....

N'ayez pas ce visage contracté.... Ne m'aimez-vous plus ?

—Cher ange !

—Eh bien ! souriez-moi.

Il obéit, dompté une fois de plus.

—Il me semble, poursuivit-elle, qu'en tout ceci nous avons oublié une chose qui a son importance.

—Laquelle ?

—Votre femme possède cinq cent mille francs, ou du moins, elle les possédera bientôt.

—Oh ! non ! protesta Georges, je ne veux pas toucher à votre patrimoine.

—Et moi, j'entends que vous disposiez de cette somme, car elle est à nous.

Il eut un nouveau geste de dénégation.

La jeune femme ajouta d'une voix très ferme :

—Ici, mon ami, vous n'êtes plus le seul maître.

—Ma chère enfant, vous ne réfléchissez pas que....

—Je réfléchis à tout, au contraire.... Comment doterez-vous Carmen s'il ne vous reste plus rien ?

—En quoi ! Vous voulez ?....

—Je veux que ma sœur ne voie pas son bonheur compromis par une misérable question d'argent, le jour où elle aura résolu d'épouser un homme qu'elle aimera. Il nous est impossible de quitter la France sans avoir assuré l'avenir de Carmen.

—C'est vrai ! murmura Georges.... Je vous demande pardon, Hélène, de vous avoir forcée à me rappeler l'intégralité de mes devoirs.... Je suis si bouleversé, voyez-vous, si désorienté, je puis si peu admettre pour vous cette ruine, que mes pensées n'ont plus d'esprit de suite.... Je ne sais qu'une chose, c'est que je vous aime mille fois plus encore.

Carmen entra ; elle embrassa son frère et sa belle-sœur.

Elle remarqua tout de suite leur émotion et s'en affecta. Elle demanda avec la plus inquiète sollicitude :

—Qu'y a-t-il ?

—Ton frère va te l'apprendre, répliqua Hélène.... J'espère que tu te consoleras comme moi.

—Mon Dieu, mais.... Je vous en supplie, apprenez-moi ce qui se passe.

—Puis-je voir notre mère ? interrogea la jeune comtesse.

—Oui....

—Comment a-t-elle passé la nuit ?

—Bien.... Mais pourquoi cette question ?.... Ah ! je veux savoir ce que vous me cachez.

Georges répondit :

—Je vais t'édifier, ma petite Carmen, pendant qu'Hélène s'entretiendra avec notre mère.

La jeune femme sortit, laissant le frère et la sœur en présence.

Carmen se passa la main sur le front et murmura :

—Voyons ! Je rêve ?.... Je ne puis supposer qu'entre toi et Hélène....

Il s'écria :

—Non ?.... N'aie pas cette pensée impie.... Hélène est la plus exquise, la plus parfaite des créatures.

—Mais enfin, qu'y a-t-il ?

—Ecoute.